

On arriva le 22 juillet sur un bras du Congé-Cahâhechaga; des Indiens des mines de cuivre s'étaient réunis sur la rive opposée pour faire la chasse aux daims à mesure qu'ils passaient la rivière. On fit alors usage des canots pour la première fois. L'opération de traverser la rivière aurait été aussi longue que fastidieuse, puisque la troupe de Hearne, composée de cent cinquante hommes, n'avait que trois canots; heureusement l'obligeance des Indiens Mine-de-Cuivre qui prêtèrent les leurs, abrégea l'affaire.

« Parvenus à la rive droite de la rivière, dit Hearne, j'observai que Matonabbi et plusieurs de nos Indiens, étaient personnellement connus de ceux chez lesquels nous arrivions. Ceux-ci paraissaient charmés de nous voir, et s'efforçaient par tous les moyens possibles de nous convaincre de leur ardent désir de nous être utiles. Pendant le temps que nous mîmes à dresser nos tentes, ils rassemblèrent une grande quantité de viande et de graisse, et préparèrent une grande fête, à laquelle ils invitèrent les principaux de mes Indiens ainsi que Matonabbi; je fus aussi de la partie, ayant été présenté comme un chef.

« Dès qu'ils furent instruits du motifs de notre expédition, ils y applaudirent unanimement, et plusieurs offrirent de nous prêter des canots, qui, disaient-ils, nous seraient très-utiles; comme il

était incertain que nous pussions nous retrouver au même lieu à notre retour, les propriétaires de ces canots les accompagnèrent.

« Conformément à mes instructions, je fumai le calumet de paix avec les chefs de ces Indiens, ils parurent très-sensibles à cette politesse. En causant avec eux sur le sujet de mon voyage, je remarquai leur désir extrême d'avoir dans leur voisinage un comptoir européen; le climat, la rigueur des saisons, la distance et autres obstacles qui pouvaient s'y opposer, n'en étaient pas pour eux; ils convenaient qu'ils n'avaient jamais vu l'embouchure du fleuve de la Mine de Cuivre entièrement libre de glace, et cependant ils ne comprenaient pas ce qui pouvait empêcher un navire d'en approcher; ils ajoutaient, avec une grande simplicité, que la surface de l'eau était si unie entre la glace et le rivage, que le plus petit bateau y pouvait naviguer avec aisance et sûreté; ils concluaient que ce ne serait pas plus difficile pour un vaisseau.

« J'ignore si l'accueil que nous firent ces Indiens, provenait d'un sentiment naturel de bienveillance, ou de l'espoir de tirer de grands avantages de mes découvertes; mais j'avoue que je ne me serais pas attendu à tant de politesse de la part d'un peuple sauvage, ce qui me fit regretter de n'avoir rien de quelque valeur à leur offrir; ils

reçurent avec beaucoup de reconnaissance le peu d'objets que j'avais, ils semblaient y attacher plus de prix, parce qu'ils leur étaient offerts par un Anglais, car ils possédaient déjà quelques-unes de ces marchandises qu'ils tenaient des Indiens du nord.

« Comme j'étais le premier Anglais qu'ils eussent vu, et probablement le dernier qu'ils verraient, ils me considéraient avec un empressement inconcevable, et me regardaient de la tête aux pieds avec la même attention qu'un naturaliste européen met à examiner un animal inconnu. Ils finirent par déclarer que j'étais un être parfait, excepté cependant pour la couleur de mes cheveux et de mes yeux. Ils dirent que les premiers ressemblaient au poil de la queue d'un bison, et les derniers, par leur petitesse, à ceux d'une mouette. La blancheur de ma peau ne parut pas non plus leur plaire, ils la comparaient à celle de la viande après qu'on l'a lavée pour en extraire le sang. J'étais un objet si intéressant pour tous les peuples de cette partie du continent américain, que pendant tout le temps que j'y séjournai, c'était à qui aurait de mes cheveux; lorsque je les peignais, chacun les ramassait et les serrait avec soin, en me disant : « Je vous les montrerai quand vous reviendrez. »

Le lendemain du trajet de la rivière, Matonabbi

expédia son frère et d'autres de ses compagnons au fleuve de la Mine de Cuivre, pour instruire les Indiens du motif du voyage de Hearne, et de l'époque de son arrivée chez eux. Celui-ci chargea les messagers de tabac et de quelques autres objets pour ces Indiens. Ensuite Matonabbi ayant jugé qu'il convenait de laisser toutes les femmes dans le lieu où l'on était, on s'occupa de tuer des daims pour leur provision. Afin d'empêcher la viande de se gâter, on la coupa en filets minces que l'on fit sécher au soleil. La viande ainsi préparée est d'un transport plus facile, et en même temps conserve tous ses sucs nourriciers; avec un peu de soin, on peut la garder un an entier sans qu'elle se corrompe.

Les Indiens, chez lesquels on était arrivé, avaient comblé de prévenances Hearne et ceux qui l'accompagnaient; cela n'empêcha pas ceux-ci de s'emparer de leurs femmes, de leurs filles, de leurs pelleteries, de leurs peaux, enfin de leurs arcs et de leurs flèches, les seules armes dont ce peuple fasse usage pour se procurer la subsistance et le vêtement. Matonabbi fit tout ce qu'il put pour empêcher les siens d'enlever ces effets à leurs hôtes; quant aux femmes, s'il ne les encouragea pas à en prendre autant que bon leur semblait, du moins ne chercha-t-il pas à les en détourner. Les Indiens du nord paraissaient faire beaucoup

de cas de ces femmes : Hearne n'en put concevoir la raison, car ces deux tribus d'Indiens appartiennent au même peuple; et elles diffèrent moins par le langage, ajoute le voyageur anglais, que ne font dans ma patrie les provinces les plus voisines les unes des autres.

Les provisions étaient faites; cependant l'abondance de la neige et de la pluie, ne permirent de se mettre en route que le 2 juillet. Le lieu que l'on quittait était par $68^{\circ} 46'$ de latitude nord, et $118^{\circ} 15'$ à l'ouest de Londres. La neige rendait le chemin très-glissant. Le 3, on traversa une partie des Monts-Pierreux; ce nom que les Indiens ont donné à cette chaîne, lui convient, car au premier coup-d'œil elle ne présente qu'un amas confus de rochers, qui paraissent inaccessibles à l'homme. Grâce aux Indiens du Cuivre qui connaissent des sentiers, on les eut franchies en quatre jours. On rencontra par intervalles, le long de celui que l'on suivait, de grandes dalles couvertes d'une grande quantité de petits cailloux. Les Indiens du Cuivre dirent à Hearne qu'ils provenaient de l'usage adopté par quiconque traversait ces montagnes, de déposer une pierre sur ces tas, parce que cela portait bonheur; en conséquence, tous les voyageurs y en ajoutèrent une.

« Il tomba tant de pluie et de neige le 5, dit Hearne, que, ne pouvant reconnaître notre sen-

tier, nous fûmes contraints de prolonger notre halte jusqu'au lendemain matin. Alors on se remit en marche, et le temps fut assez beau jusque vers midi. Nous avions déjà parcouru onze milles au nord-ouest, lorsque l'approche d'une tempête nous obligea de nous retirer parmi les rochers, comme nous avons fait les quatre nuits précédentes, car nous marchions sans tentes. Plusieurs Indiens avaient déjà déserté, lorsque nous étions arrivés au pied des montagnes, tant ils redoutaient les fatigues du voyage; le 6, un plus grand nombre nous quitta. Ces hommes, quoique endurcis à la fatigue, étaient en quelque sorte excusables, car depuis que nous nous étions séparés des femmes, à peine avions-nous pu conserver sur nous des hardes sèches, et nous n'avions eu pour abris, contre l'inclémence du temps, que les rochers et des cavernes humides. De plus, nous ne pouvions guère faire du feu que pour allumer nos pipes; quelquefois nous rencontrions un peu de mousse, mais elle était tellement imbibée d'eau, qu'il eût été aussi facile de faire prendre feu à une éponge bien mouillée.

« Le vent fut si violent et la neige si abondante, que les Indiens prétendirent n'avoir jamais vu un temps pareil dans aucune saison de l'année, et encore moins au milieu de l'été. La neige était tombée à flocons si épais, pendant l'espace de

neuf heures, que nous courûmes le risque d'en être étouffés dans notre caverne. Heureusement le 7, un vent frais du nord-ouest, et de petites ondées de pluie, enfin l'apparition du soleil, firent fondre une partie de cette neige, nous sortîmes de nos souterrains, et nous poursuivîmes notre marche au nord-ouest. Au bas de la montagne, on traversa un lac dont la glace était encore solide, je lui donnai le nom de lac des Bœufs musqués, à cause de la quantité de ces animaux qui païssaient sur ses bords. C'était la première fois, durant ce voyage, que nous en rencontrions. Les Indiens en tuèrent plusieurs, et les trouvant trop maigres, ils se contentèrent d'en prendre les peaux pour faire des souliers. »

Cependant le temps s'adoucit graduellement, et le 10, la chaleur fut si forte à midi, que les voyageurs furent obligés de s'arrêter sur le sommet d'une éminence. Ils y trouvèrent de la mousse sèche, ils firent du feu, et l'espoir d'un bon repas, les égayait, lorsque des essaims de cousins qui les assaillirent, leur causèrent par leurs piqûres des douleurs si cuisantes, qu'elles en étaient presque insupportables. Le 13 on arriva sur les bords du fleuve de la Mine du Cuivre. Les Indiens l'avaient décrite comme étant navigable pour un navire européen; Hearne trouva qu'elle l'était à peine dans cet endroit pour un

canot indien, car elle n'avait guère plus de 50 pieds de largeur, et elle était remplie de bancs de sable et d'écueils; il y remarqua trois cataractes. Quelques arbres croissent sur ses bords, mais il n'y en a ni dans le voisinage, ni sur le sommet des hauteurs entre lesquelles elle coule. Ils étaient probablement plus communs autrefois, mais ils ont été sans doute détruits par le feu, car pour un qui est entier, on en compte au moins dix dont il ne reste que les troncs.

Aussitôt que la troupe de Hearne fut arrivée, quatre Indiens du canton, vinrent en canot la rejoindre. Bientôt trois Indiens furent détachés comme espions, pour examiner s'il se trouvait quelques tentes d'Eskimaux, entre ce point et la mer. On s'avança environ trois quarts de mille le long de la rivière, et la plupart des sauvages allèrent à la chasse. Ayant tué plusieurs bœufs musqués et quelques daims, ils passèrent le reste du jour, et une partie de la nuit à les dépecer et à sécher leurs chairs au feu. « D'après l'abondance de nos provisions et l'affluence des daims et des autres animaux qui nous répondait de notre subsistance journalière, je ne savais à quoi attribuer ces préparatifs, ni les concilier avec l'imprévoyance ordinaire de mes compagnons; ils m'apprirent qu'ils réservaient ce surcroît de provisions pour notre voyage à l'embouchure du

fleuve, afin d'éviter de tuer du gibier en route, et d'écarter de nous les habitans de ces cantons, qui se trouvant dans notre voisinage, pourraient être allarmés par le bruit de nos fusils et la fumée de nos feux. »

On suivit la rive gauche du fleuve; le 16 vers midi, les Indiens envoyés en éclaireurs, revinrent, et informèrent leurs compagnons qu'il y avait cinq tentes d'Eskimaux, à douze milles de distance sur la rive opposée, et qu'on pouvait les surprendre facilement. A l'instant les autres Indiens ne furent plus occupés que de la manière dont ils devaient s'y prendre pour réussir la nuit suivante dans leur projet d'égorger ces pauvres Eskimaux. Le résultat de leurs délibérations, fut qu'il fallait, sans perdre de temps, traverser la rivière qui, dans l'endroit indiqué par les émissaires, ne présentait aucun obstacle.

Parvenus sur la rive opposée, les Indiens barbouillèrent le devant de leur bouclier; les uns y peignirent le soleil, d'autres la lune; ceux-ci des oiseaux de proie, ceux-là des animaux carnassiers; enfin des êtres fantastiques, dont ils supposent que la terre, la mer et l'air, sont peuplés. Chacun figure ainsi l'objet dont il espère la protection particulière dans un jour de combat. Cet œuvre de superstition achevé, la troupe se mit en marche, en évitant de passer par les lieux élevés,

et de parler haut, dans la crainte qu'on ne découvrit et qu'on n'entendit son approche. « J'observai comme un fait singulier, ajoute Hearne, que ces gens qui jusqu'alors avaient semblé ignorer ce que c'était que subordination, manifestèrent dans cette horrible circonstance, une unité de sentimens et de volonté vraiment surprenante. Tous se montraient empressés d'obéir à Matonabbi, et lui-même se faisait un plaisir de déférer aux avis d'un des vieux Indiens du Cuivre, qui nous avait joints au moment de notre arrivée sur les bords du fleuve, quand l'exécution de ce projet atroce fut arrêtée.

« Jamais dans une réunion d'hommes, l'intérêt particulier ne fit de plein gré, plus de sacrifices à l'intérêt général, comme dans cette occasion; ce qu'un Indien avait, il le partageait aussitôt avec celui qui en était privé. Tout ce que l'amitié, la générosité, le désintéressement peuvent sur le cœur d'un Indien du nord, ne s'était jamais développé avec plus d'éclat. On eût dit qu'il régnait parmi ce peuple, un esprit public, un certain orgueil national; et les barbares méditaient le plus lâche des crimes.

Ils étaient beaucoup plus nombreux que leurs ennemis, à en juger par le nombre des tentes de ces derniers, et leur appareil guerrier était plus formidable que celui de ces pauvres Eskimaux,

dont le massacre général était inévitable, à moins d'un miracle de la Providence en leur faveur.

« Après nous être avancés, à couvert des rochers et des hauteurs, jusqu'à 600 pieds des tentes, nous nous mîmes en embuscade pour épier les mouvemens des Eskimaux. Ensuite les Indiens, à l'instant de se remettre en marche, me conseillèrent de rester de l'arrière jusqu'à ce que le combat fût fini; je craignis qu'en déferant à cet avis, des Eskimaux qui se seraient échappés, me rencontrant sur leur chemin, ne me prissent pour un de leurs ennemis, et profitant de mon état d'isolement, ne tombassent sur moi. Je répondis donc aux Indiens que je les accompagnerais; mais je les prévins en même temps que je ne leverais pas mon bras contre un Eskimau, à moins que ma sûreté personnelle ne l'exigeât. Ma réponse parut ne pas leur déplaire, et ce fut à qui me fournirait des armes, à l'exception pourtant d'un bouclier, car chacun n'en avait qu'un.

« Tandis que nous étions en embuscade, les Indiens achevèrent de se préparer au combat. Les uns se barbouillèrent le visage de noir, les autres de rouge, plusieurs d'un mélange de ces deux couleurs, et pour empêcher leurs cheveux de retomber sur leurs yeux; ils les nouèrent par devant, par derrière, et sur les côtés; ou bien les coupèrent très-courts tout autour de la tête. La

première chose à laquelle ils songèrent, fut de se rendre le plus dispos possible à la fuite, en ôtant leur guêtres, en coupant les manches de leurs vêtemens, et en les roulant sous les aisselles; et malgré l'énorme quantité de moustiques dont nous étions environnés, quelques-uns ne conservèrent que leurs souliers. Dans la crainte d'être également obligé de courir, je me débarrassai de mes guêtres et de mon bonnet.

« Il était près d'une heure du matin, lorsque les Indiens eurent terminé leurs apprêts. Tout annonçant la plus grande sécurité chez les Eskimaux, la troupe des assassins sortit de son embuscade, s'avança sans être aperçue jusqu'à l'entrée des tentes; alors elle fondit sur les malheureuses victimes, et je me tins à l'écart de cette scène de carnage.

« Les pauvres Eskimaux surpris dans leur premier sommeil, furent hors d'état d'opposer aucune résistance. Tous, hommes, femmes, enfans, au nombre de plus de vingt, se précipitèrent tout nus hors des tentes dans le dessein de se sauver; les Indiens qui gardaient toutes les issues, les percèrent de leurs lances.

« Combien je souffrais de n'avoir pu empêcher cet affreux carnage; les cris et les gémissemens de ces infortunés me déchiraient le cœur! J'éprouvai un redoublement d'horreur en voyant une jeune